

# La ville rend libre : un mythe ?

---

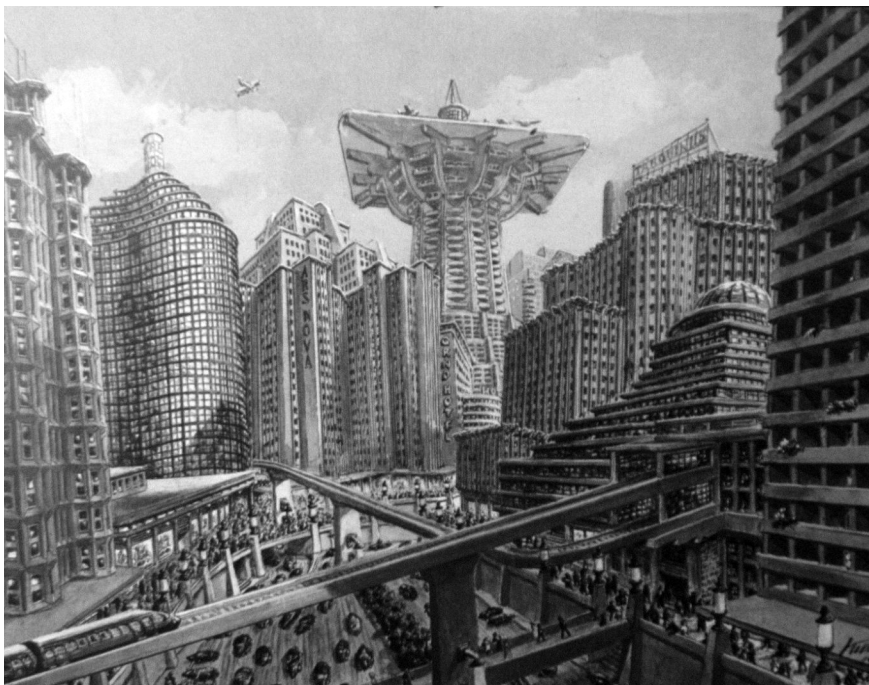
*Stadluft macht frei*, « L'air de la ville rend libre » : cet adage d'origine allemande est une des pièces maîtresses de l'imaginaire urbain. Il s'enracine dans la longue histoire de la ville européenne qui a vu son personnage historique central, le bourgeois, s'émanciper de la tutelle féodale en arrachant chartes, libertés et franchises.

Ayant accompagné depuis dix siècles toutes les formes historiques liées aux transformations de l'économie, ce mythe continue à agir puissamment : la ville attire comme un aimant. Hier, ce fut Amsterdam, Paris, Londres, New York ; aujourd'hui, c'est sans doute Los Angeles.

Rayonnantes bien au-delà de leurs limites physiques, ces « villes mondes » se présentent comme les univers de tous les possibles. C'est que, au contraire des communautés villageoises ou des petites villes où le poids de la condition d'origine est surdéterminant, où la tutelle du regard des autres est pesante, la grande ville ouvre des potentialités que chacun peut saisir pour changer sa condition et s'affranchir des liens de dépendance personnelle par le travail, la capacité d'initiative, l'éducation ou simplement la chance. Elle permet la fusion dans l'anonymat en même temps que la construction de réseaux de sociabilité choisis.

Ce sentiment de liberté, on le ressent quand on se laisse emmener par le vertige de la grande ville, de la très grande ville, ses flux, ses masses, ses foules, ses énergies, qui procure une « intensification de la stimulation nerveuse » (Simmel). La ville qui ne nous est pas encore familière nous écartèle entre la crainte de la perte et l'exaltation de l'aventure, on la laisse venir à soi autant qu'on s'y immerge : on en capte les flux, on en identifie les frontières internes, matérielles ou autres ; on comprend pourquoi on peut dire des villes comme des humains qu'elles sont « toutes semblables et toutes différentes ». Par une alchimie mystérieuse, la masse des artefacts fait réellement corps avec l'esprit de ceux qui y vivent, lui conférant sa personnalité.

Mais cette liberté n'est-elle pas ambiguë ? Creusets de toutes les contradictions et sièges des organisations bureaucratiques, les villes ne sont-elles pas aussi des machines à broyer les êtres, à fabriquer de l'anonymat et de la solitude, revers d'une pièce dont l'avversaire serait cet exaltant sentiment de liberté ? Simmel le disait en 1903 : « Le fait que l'on s'y sente parfois plus solitaire, plus abandonné, que partout ailleurs, n'est évidemment que le revers de cette liberté, car ici comme dans d'autres cas, il



Erich Kettelhut, *Metropolis*, encre, crayon et aquarelle sur papier, 1925, Berlin, Deutsche Kinemathek.

n'est nullement nécessaire que la liberté de l'homme se reflète en son bien-être ». Excité par le spectacle permanent des réussites et des consommations et sommé de se réaliser en tant qu'individu, l'être urbain peut-il pleinement s'accomplir sans recours aux ruses et stratégies en vue d'acquérir sa place dans l'espace des positions ? Une forme de sociabilité nouvelle n'est-elle pas à inventer ?

Malgré ses formes changeantes (et à plus forte raison en ayant diffusé ses valeurs et modes de vie sur la quasi-totalité de nos territoires : c'est l'urbain diffus), la ville demeure au cœur des questionnements du temps des hommes.

**Pierre Frankignoulle**